

Pour l'A., il existe une continuité entre les images de Jeanne d'Arc offertes par les sources du xv^e siècle et celles reprises par le cinéma, moyennant d'inévitables ajustements, et cela jusqu'à fort avant dans le xx^e siècle, d'autant que ces dernières images n'étaient pas en contradiction avec les représentations contemporaines fournies par la peinture, la sculpture, voire les arts de la scène. Au contraire, avec la fin du xx^e siècle, on assiste à un irrésistible éloignement par rapport à la banale vérité historique, sans compter la crise du christianisme et l'éclipse des sentiments ou des réflexes patriotiques de base. On peut voir dans le film de L. Besson l'aboutissement de ces différentes évolutions, à la fois esthétiques, religieuses et politiques : loin de l'histoire factuelle, sa Jeanne d'Arc, « dépeussière », est une « rock star » survoltée, une « riot girl », une « jedi », ce qui ne empêche pas le réalisateur de la montrer en proie avec sa conscience. Telle serait la première Pucelle « postmoderne » : le lecteur n'est plus prié d'« y croire » (comme pour le film de Rivette, si proche des sources, ainsi des témoignages lors du procès de réhabilitation), mais d'entrer juste le temps de la projection dans un imaginaire surréel et parfois délirant.

Il est vrai qu'au xx^e siècle les films sur Jeanne d'Arc se sont situés majoritairement dans le registre du vrai ou du moins de la vraisemblance et de l'authenticité (c'était comme la loi du genre : d'où parfois la présence de conseillers historiques, tel le R.P.P. Donceur auprès de V. Fleming) : toutefois, il ne faut pas oublier qu'entre le xv^e et le xix^e siècle, c'est-à-dire avant que ne s'impose aux créateurs l'impératif de la vérité historique, il y eut aussi des Jeanne d'Arc de large fiction : il suffit de songer à Shakespeare, à Chapelain, à Voltaire et à Schiller.

Ce dense livre refermé, une réflexion vient à l'esprit : curieusement, jusqu'à présent, aucun de ces films ne s'inspire des thèses de la bâtardise et/ou la survivance, pourtant si répandues dans des publications qui ne sont pas sans rencontrer un assez large – et déplorable – écho. Mais alors pourquoi cette réserve, cette pudeur, cette sorte d'autocensure ? Tout se passe comme si, malgré tout, les producteurs, pour des raisons surtout financières, hésitaient à franchir le pas par crainte de déconcerter trop de spectateurs.

Philippe CONTAMINE

Le don et le contre-don. Usages et ambiguïtés d'un paradigme anthropologique aux époques médiévale et moderne, éd. Lucien FAGGION, Laure VERDON, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2010 ; 1 vol. in-8°, 169 p. (*Le temps de l'histoire*). ISBN : 978-2-85399-760-7. Prix : € 19,00.

Ce court mais dense volume rassemble les contributions de deux journées d'études tenues à la Maison méditerranéenne des Sciences de l'Homme à Aix-en-Provence en 2006 et 2007. Par là, les deux É. veulent contribuer de manière substantielle à l'étude cette notion du don et du contre-don en dépassant la définition classique qu'en a donné M. Mauss, définition centrée sur les sociétés archaïques et qui ne permet donc pas de caractériser de manière satisfaisante les spécificités de ce processus aux époques médiévale et moderne (*Introduction*, p. 6–7). D'emblée signalons que, bien que nous ne sommes censé traiter ici que des art. ayant trait au Moyen Âge, nous aborderons tout de même brièvement certaines études consacrées à l'Époque moderne dans la mesure où celles-ci se situent à l'orée des xv^e–xvi^e siècles et sont susceptibles d'intéresser les médiévistes.

La partie médiévale s'ouvre par un article de L. Verdon (*Don, échanges, réciprocité. Des usages d'un paradigme juridique et anthropologique pour comprendre le lien social médiéval*, p. 9–22) qui fait office de véritable introduction méthodologique sur le don médiéval. Celui-ci s'organise autour de trois notions clés : la réciprocité obligatoire du don, le ou les objet(s) échangé(s), le transfert (de patrimoine au sein du même groupe familial par exemple) qui implique de parler d'échange et non plus de don (p. 13). Cette dernière idée prend toute son importance dans les pages qui suivent jusqu'à s'imposer comme un concept structurant la hiérarchie sociale des sociétés médiévales (p. 19). Pourtant, l'A. se veut prudente : jamais la notion de don / échange ne doit occulter les spécificités de chaque société dans le temps et l'espace. Elle doit rester « un instrument d'analyse théorique du lien social » qui « ne peut le contenir en totalité » (p. 22). Ces prémisses théoriques posées, l'ouvrage se poursuit avec une contribution d'E. Magnani (*Enregistrer une donation. Acte diplomatique, vers et images dans la Chronique versifiée de Saint-Martin-des-Champs*, p. 23–37) qui aborde sous l'angle du don des scènes peintes d'enregistrement d'actes royaux représentées sur lesdits documents. Ensuite, J. Claustre (*Donner le temps : le répit royal à la fin du Moyen Âge*, p. 39–57) analyse le concept de répit royal, manifestation de la puissance souveraine car considéré comme une grâce, comme un don visant à obliger envers le roi ceux à qui il était consenti.

À l'introduction méthodologique de L.V. répond celle de L. Faggion pour l'Époque moderne (p. 59–97), suivie, entre autres, de quelques art. sur les xv^e–xvi^e siècles. On lit ainsi une étude sur la politique matrimoniale vénitienne durant la période (A. Bellavitis, p. 99–115), une analyse de la grâce dans le duché de Milan au xvi^e siècle (M. Urli, p. 117–132) et une contribution consacrée au don dans le *Prince* de Machiavel (T. Picquet, p. 133–144).

Charpenté par deux solides art. méthodologiques – et c'est peut-être sur ce point que le volume séduira le plus –, l'ouvrage propose des études de cas, toutes très intéressantes, qui exemplifient la pratique du don et du contre-don au cours des périodes médiévale et moderne, rendant à ce processus toute son originalité pour les périodes concernées.

Jonathan DUMONT

Heilsspiegel. Speculum humanae salvationis. Handschrift 2505 der Universitäts- und Landesbibliothek Darmstadt, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2006 ; 1 vol., 18 p. + fac-similé. ISBN : 978-3534191260. Prix : € 69,90.

Le *Speculum humanae salvationis* est un célèbre traité du début du xiv^e siècle qui retrace l'histoire du salut depuis la Chute de Lucifer jusqu'au Jugement dernier. Tout comme la *Biblia pauperum*, ce miroir repose sur un système typologique : le texte et les images qu'il contient sont dévolus à l'interprétation du Nouveau Testament à travers des préfigurations issues de l'Ancien Testament. Les quelques trois cents cinquante copies en latin et les nombreuses traductions conservées attestent la large utilisation et la diffusion de l'ouvrage en Europe pendant trois cents ans. Il faut donc savoir gré à la maison d'édition WBG de proposer un fac-simile du ms. DARMSTADT, Universitäts- und Landesbibliothek, 2505. En effet, les nombreux ms. latins du *Speculum* n'ont fait l'objet que de trop rares reproductions complètes et de qualité. Citons celles des mss GRAZ, Abbaye bénédictine de Kremsmünster, codex cremifanensis 243 et MADRID, Biblioteca Nacional de España, Vit. 25–7.